

## 2. À Hull, Sherbrooke et Québec

Pierre MacDuff

---

Numéro 12, été 1979

Pour les années 80

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29105ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

MacDuff, P. (1979). 2. À Hull, Sherbrooke et Québec. *Jeu*, (12), 85–88.

D'autre part, l'écriture dramatique française a, dans l'intervalle de notre propre explosion dramaturgique, pris elle-même en compte un présent, un quotidien qui auparavant était souvent transfiguré en parabole universelle. Avec ce retour à des racines plus humbles (et plus populaires?), le théâtre d'auteurs est devenu globalement plus « régional » et, de ce fait, moins « exportable » — du moins, dans un premier temps...

Qu'on le veuille ou non, un référent socio-culturel qui se trouve à essaimer dans la langue, charrie des valeurs, des significations, des désirs même avec lesquels nous ne sommes plus (l'avons-nous déjà été?) d'emblée complices. Nous partageons les dénnotations françaises, de plus en plus difficilement ses connotations. Une telle situation charrie sa part d'émotivité; dans un apparent paradoxe, même si nous connaissons mieux la France que les Français ne nous connaissent, ils sont mieux préparés que nous ne le sommes à passer outre les différences culturelles; ils ont un vrai pays, nous pensons souvent ne pas en avoir un...

Il n'en reste pas moins que les Français d'aujourd'hui s'attendent à ce que nous les regardions autrement. À travers les changements de ces vingt dernières années, les Québécois auraient-ils gardé de la France une vision d'avant la révolution tranquille ou, pire, d'avant la conquête... anglaise?

**gilbert david**

## 2. à hull, sherbrooke et québec

La première étape après le périple mont-réalais devait avoir lieu au cégep de l'Outaouais, à Hull. La pièce de Denise Bonal, *Honorée par un petit monument*, mise en espace par Jean-Pierre Miquel, nécessite l'installation d'un système compliqué d'éclairage et la seule salle disponible qui puisse l'accueillir est un studio de musique. L'endroit est exigü: une quarantaine de personnes peuvent s'y tasser sur le tapis. La lecture sera plus intime. De toute manière, on n'attend pas une foule...

Les participants français arrivent, voient l'endroit. Une rapide concertation. Qu'en pensent les comédiens? «Eh bien! c'est petit, mais ça peut toujours aller, non? surtout que l'éclairage est en place». De toute façon, la décision ne viendra pas d'eux. Où est le metteur en scène? Il en parle avec l'auteur qui se démoralise. Le directeur de l'A.T.A.C. intervient et situe d'emblée son propos au niveau du principe: l'A.T.A.C. représente tout de même 140 organismes et la situation lui apparaît carrément inacceptable! Ils n'ont pas du tout l'impression d'être désirés là.

Nous expliquons qu'ils ne doivent pas se sentir les victimes d'une machination et que ce sont là (l'éclairage en plus) les conditions normales dans lesquelles s'exerce ici le jeune théâtre... Une autre salle peut-être, une grande classe? Impossible! Ce serait desservir la pièce et renier le travail du metteur en scène et des comédiens que de les priver des effets d'éclairage. De toute évidence, c'est de principes que l'on discute. La lecture n'aura pas lieu. D'ailleurs ils partent et le C.E.A.D. explique pourquoi à la trentaine de spectateurs venus ce soir-là.

Sherbrooke permit un débat sur le fond et la forme avec *Viols* de Daniel Lemahieu. La pièce avait ému les spectateurs mont-réalais, ici elle indiffère. Le spectre de l'élitisme est brandi et, au début, intimide: n'aurait-il pas été plus efficace de présenter de façon réaliste un personnage plus facile à décoder, dans une situation plus rapidement identifiable, etc. On reconnut par contre dans *les Vacances* de Jean-Claude Grumberg les Français tels qu'on sait qu'ils sont, c'est-à-dire comme on se les imagine, et on rit beaucoup. La pièce fut appréciée.

À Québec, deux lectures et deux traitements différents. *Le Jour de la dominante* de René Escudé propose une réflexion sur la vieillesse, la solitude et les attitudes sociales. Le metteur en scène, Jacques Lassalle, avait opté pour une grande économie de moyens. C'est l'endroit dans l'espace qui détermine les personnages que chacun des comédiens jouera à tour de rôle, en respectant uniquement l'identification sexuelle. Aucune tentative de dramati-

sation factice mais, au contraire, la recherche d'un degré zéro de lecture où seule l'intelligence du texte est théâtralisée. Les gens de théâtre qui se manifestent lors de la discussion présentent peu le procédé, à l'encontre du «public ordinaire» qui, lui, réagit bien. En fait c'est le principe de la lecture publique qui est critiqué: on veut du spectaculaire.

La lecture du lendemain le confirmera. Dans *Honorée par un petit monument*, Denise Bonal étudie le cas d'un ouvrier amputé, face aux milieux social, familial et hospitalier. La situation demeure réaliste, progressant par bonds dans le temps, et se termine par une scène de rêve. Là encore, c'est le traitement qui retient l'attention des spectateurs. Jean-Pierre Miquel a choisi de se rapprocher le plus possible de la représentation conventionnelle en conjuguant effets d'éclairage et manipulation d'accessoires. Le public est ravi.

Il est aussi difficile de dresser le bilan de



*Les Vacances* de Jean-Claude Grumberg; lecture publique à la salle Fred-Barry. (Photo: Yves Nantel)

cette visite que d'en imaginer les suites immédiates. Tout au plus peut-on relever quelques évidences de parcours. Une première constatation: bien que réponse à un précédent québécois, l'impact culturel d'une délégation française au Québec n'est pas l'équivalent culturel d'une délégation québécoise en France. Du côté québécois, on le pressentait; la partie française l'aura appris durant son séjour ici. Non seulement il n'y a pas forcément d'engouement pour le «made in France» artistique, mais, au contraire, on a pu noter plutôt une certaine réserve à l'égard de ce «vieux pays» qui nous a «oubliés» en cours de route pour nous rattrapper «dans le détour» avec le roman, les disques, les vedettes, les mythologies et les films français. Le public spécialisé et averti auquel ces lectures étaient d'abord destinées s'est bien peu déplacé, sauf pour *Viols*, dont le titre semble avoir attiré. Pourtant, les lectures sont toutes exécutées avec le même aplomb, la même générosité rigoureuse et une même ingéniosité de traitement, renouvelé de fois en fois.

Deuxième constatation: l'indifférence généralisée des média, principalement à Montréal. Bien qu'avertis, informés et sollicités à maintes occasions, les responsables de l'information culturelle de la presse écrite et parlée n'ont couvert que d'une façon succincte et superficielle, cet événement inhabituel. Cette quasi-absence et les retards des média sont en grande partie responsables du peu d'impact immédiat de la présence française.

Troisièmement: sauf quelques spectateurs qui ont suivi systématiquement l'évolution de l'entreprise et d'autres qui se sont montrés généralement disponibles à un échange réel de propos, beaucoup, bien que s'élevant avec vigueur contre une certaine approche généralisante et folklorique de notre dramaturgie, nourrissaient cependant à l'égard des participants français une suspicion presque agressive, sans explication autre qu'une certaine xénophobie

latente, trouvant dans la forme de cette manifestation, la lecture, un prétexte idéal pour remettre chaque soir en question le bien-fondé de ce périple.

Quatrièmement: les problèmes de diffusion que connaissent les auteurs français ressemblent étrangement à ceux d'ici. Même édités à l'Avant-Scène, chez Stock, L'Arche ou Gallimard, par exemple, ils ne sont ni lus, ni joués davantage. Pendant qu'on redécouvre encore les classiques sur les scènes les plus importantes, les contemporains semblent souvent destinés à n'être l'objet que de lectures publiques. Le procédé est économique et donne bonne conscience à beaucoup de monde, à défaut de satisfaire vraiment les auteurs et de fournir de l'emploi aux acteurs. La plupart du temps, ces auteurs travaillent seuls. Bien que s'en défendant, ils apparaissent ainsi plus près du genre littéraire que du médium théâtral, selon une sensibilité québécoise habituée à considérer l'auteur comme un artisan de la scène participant à une entreprise collective. Quant au rapport avec le public, il semble davantage tenir des préoccupations du metteur en scène.

Cinquièmement: les discussions les plus passionnées se firent autour de la pratique d'adaptation des pièces tant françaises que québécoises. Plusieurs prétendirent nécessaire, pour rejoindre efficacement le public étranger, de récrire la pièce, de l'adapter au contexte ambiant, sans quoi elle risque de paraître folklorique ou faussement pittoresque.

Quelles conclusions tirer? Du côté français, l'entreprise aura permis au groupe tout d'abord de se connaître, de mettre en commun des informations et des expériences diverses: une solidarité s'en dégagait face à la situation actuelle du théâtre en France. Par ailleurs, il y eut la découverte de la culture québécoise, de la conjoncture socio-politique particulière que nous vivons, de la situation malgré tout

précaire du théâtre québécois et des priorités auxquelles cette situation oblige: en regard des scènes institutionnelles, ici, «l'autre» théâtre, c'est le théâtre québécois... Ainsi, comme le disait un des metteurs en scène: dans l'ensemble, les contacts individuels furent très riches et fructueux mais les contacts collectifs ont été beaucoup plus difficiles.

Du côté québécois, ce fut d'être confronté, avec des gens de théâtre aux interrogations forcément différentes des nôtres, à la soudaine obligation d'élargir nos préoccupations immédiates, dans l'impossibilité de nous y soustraire. On a pu également avoir le sentiment de s'empêtrer dans des technicalités et de n'avoir pas pris le temps, l'occasion, ou éprouvé le courage de poser des questions aussi simples et cruciales que pour qui, et surtout pourquoi continuer d'écrire pour la scène, de nos jours? Cette venue de l'«autre» théâtre français au Québec demeure la première étape d'un échange basé sur un esprit et des rapports égalitaires. Nous avons ainsi eu l'occasion de connaître quelques aspects d'une activité théâtrale extrêmement riche et diversifiée; il s'agira d'approfondir à la prochaine visite, puisque maintenant la glace a commencé de se rompre.

**pierre macduff**